



Optimisation, organisation de l'espace et pensée de l'émergence. La piste esthétique chez Gilles Deleuze.

Olivier Labussiere

► To cite this version:

Olivier Labussiere. Optimisation, organisation de l'espace et pensée de l'émergence. La piste esthétique chez Gilles Deleuze.. 2008. halshs-00335563

HAL Id: halshs-00335563

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00335563>

Submitted on 29 Oct 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Optimisation, organisation de l'espace et pensée de l'émergence

La piste esthétique chez Gilles Deleuze

Labussière, O.

Centre international de recherche sur l'environnement et le développement (CIRED)

Jardin Tropical, 45 bis avenue de la Belle Gabrielle

94736 NOGENT-SUR-MARNE Cedex

olivier.labussiere@centre-cired.fr

Mots clés : Deleuze ; esthétique ; aménagement ; milieu ; robinsonnade (tradition littéraire)

Key words : Deleuze ; aesthetics ; landplanning ; *milieu* ; *robinsonnade* (literary tradition)

Abstract

This communication aims at studying what the thought of Gilles Deleuze can bring to the problems of optimization in relation with geographical space. To this end, we turned to an original material, the glance of the author on the myth of the deserted island and its employment in the literary tradition of the robinsonnade. Indeed, the novels of D. Defoe, J. Giraudoux or M. Tournier are fantastic accounts where the heroes are confronted with the organization of an insular space and its optimization.

In substance, we distinguish logics of exogenic and endogenous optimization. The first considers the geographical *milieu* like a passive polarity, the second, in the light of the deleuzian thought of becoming, like a reserve of possibilities for the action; which raises points of discussion with landplanning.

Résumé

Cette communication examine ce que la pensée de Gilles Deleuze peut apporter à la problématique de l'optimisation de l'espace géographique. Pour cela, nous nous sommes tournés vers un matériau original, le regard de l'auteur sur le mythe de l'île déserte et son emploi dans la tradition littéraire de la robinsonnade. En effet, les romans de D. Defoe, J. Giraudoux ou encore M. Tournier sont de fantastiques récits où les héros sont confrontés à l'organisation d'un espace insulaire et à l'optimisation de celui-ci.

En substance, nous distinguons des logiques d'optimisation exogène et endogène. Les premières conçoivent le milieu géographique comme une polarité passive, la seconde, à la lumière de la pensée deleuzienne du devenir, comme un réservoir de possibilités pour l'action ; ce qui soulève des points de discussion avec la conduite de l'action en aménagement.

L'action d'optimiser vise l'élaboration d'un devenir meilleur. Selon cette définition, optimiser l'espace géographique peut être entendu selon une relation de cause à effet : l'optimisation comme intervention sur les conditions initiales d'un état du monde de façon à ce que leur modification génère un bénéfice attendu. Cette approche fait échos aux problématiques de l'aménagement où l'action sur le milieu géographique constitue le moyen d'informer, voire de réformer, des modes d'existence. Néanmoins, cela traduit une approche exogène de l'optimisation : l'aménageur est positionné à l'extérieur du système socio-spatial avec lequel il interagit. En quoi pourrait consister, en aménagement, une approche endogène de l'optimisation ? Cette question suppose d'approcher l'espace géographique non comme le support de l'optimisation mais comme une de ses conditions de possibilité et de réussite. En ce sens, nous resituons la question de l'optimisation de l'espace géographique au sein des interrogations actuelles sur la prise en compte du milieu en aménagement.

Dans cette voie, les travaux de G. Deleuze retiennent notre attention (Labussière O. 2007). Sa philosophie du devenir constitue une entrée originale pour interroger les déterminants de l'optimisation. De plus, elle possède une dimension géographique, souvent peu abordée, qui reconsidère le milieu aux travers des problématiques de l'émergence et de la création. En ce sens, elle se prête à réfléchir à une approche endogène de l'optimisation, où le milieu serait perçu par l'aménagement comme un réservoir de possibilités pour son action.

Pour ce faire, nous souhaitons aborder deux écrits de G. Deleuze : un texte intitulé *Causes et raisons des îles désertes* publié dans les années 1950 (Deleuze G. 2002, p. 11-17) et la postface *Michel Tournier et le monde sans Autrui* (Deleuze G. 1969) qui prolonge *Vendredi et les limbes du Pacifique* (Tournier M. 1972). Dans ces deux textes, G. Deleuze nourrit sa réflexion sur les conditions du devenir en partant de robinsonnades. Cette tradition littéraire particulière, pratiquée par D. Defoe, J. Giraudoux ou encore M. Tournier, a pour caractéristique narrative principale, l'île déserte. Ce qui peut paraître anecdotique ou simplement tenir lieu de décors, prend pourtant chez G. Deleuze l'allure d'un véritable paradigme – à dimension géographique – du devenir. L'histoire mille fois répétée de la rencontre entre le naufragé et l'île déserte devient un prisme efficace pour réfléchir aux figures de l'optimisation de l'espace géographique. Cette communication propose de revenir sur ce matériau original pour réfléchir à une approche endogène de l'optimisation, attentive au milieu comme potentialité, et soulever des points de discussion quant à la conduite de l'action en aménagement.

I. Le « retour du même » et l' « analogie de condition », deux figures exogènes d'optimisation de l'espace géographique

L'image de l'île déserte, cet ailleurs qui nourrit l'imagination du lecteur, est un ressort puissant de la narration déjà en usage dans les récits homériques. À l'époque moderne, elle devient le cadre privilégié du roman d'aventure, à l'instar des péripéties de Robinson Crusoé. Il n'est pas question ici de faire l'étude des sensibilités littéraires mais de comprendre pourquoi G. Deleuze érige le mythe de l'île déserte en paradigme du devenir, et comment ensuite sa réflexion interroge les conditions de l'optimisation de l'espace géographique.

« Pour qu'une île cesse d'être déserte, il ne suffit pas qu'elle soit habitée » (Deleuze G. 2002, p. 12). Par cette proposition, G. Deleuze déplace les repères du sens commun : qu'est-ce qui fait la nature de l'île déserte ? Il nous oblige à distinguer l'essence de l'île déserte et les modes d'existence qu'elle abrite. C'est parce qu'une île est, par définition, isolée, séparée de ce qui l'entoure, qu'elle est déserte. Son degré d'habitation ou bien son éventuel climat désertique ne modifie en rien cette nature profonde. Selon G. Deleuze, « tout se passe comme si, son désert, elle l'avait mis autour d'elle, hors d'elle. Ce qui est désert, c'est l'océan tout autour » (Deleuze G. 2002, p. 14). Jouant de cet état de séparation, l'auteur soutient que toute île est déserte.

En cela, l'essence de l'île déserte n'est pas de nature géographique mais de nature imaginaire et mythologique. L'île est le lieu de la séparation par excellence ; au point que « c'est l'homme qui se trouve séparé du monde en étant sur l'île » (Deleuze G. 2002, p. 12). L'île n'apparaît donc à ses occupants que sous les traits de la radicale nouveauté.

À travers ce mythe de l'île déserte, G. Deleuze poursuit le dessein de penser le devenir sous la double condition de l'origine et du recommencement. Le mythe est, par définition, ce discours sur l'origine des choses. Mais l'origine est-elle une ou multiple ? En d'autres termes, le monde est-il à l'image d'un possible qui le précède ou bien est-t-il porteur d'une irréductible part de nouveauté ? Face à ces questions, la réponse de G. Deleuze est connue et se retrouvera au cœur de sa thèse, dans *Différence et Répétition* (Deleuze G. 2005) : la nouveauté n'est pas la recreation du même, elle est la répétition du moment originel à partir duquel s'inventent de nouveaux devenirs. En d'autres termes, l'origine et le recommencement articulés l'un à l'autre soutiennent l'expression de la différence créatrice. C'est cela que G. Deleuze conjecture dans ce mythe si puissant de l'île déserte : voilà le lieu inépuisable d'apparition de la nouveauté.

Aussi, le naufragé ne vient pas rompre le désert de l'île : « il reprend et prolonge l'élan qui produisait celle-ci comme île déserte ; loin de le compromettre il le porte à sa perfection, à son comble. L'homme dans certaines conditions qui le rattachent au mouvement même des choses ne rompt pas le désert, il le sacralise » (Deleuze G. 2002, p. 13). G. Deleuze nous indique que l'homme dans certaines conditions peut porter le mythe de l'île déserte à sa perfection, à son comble. Cette pensée mythique fait donc échos à notre préoccupation pour l'optimisation de l'espace géographique : inventer un devenir qui porte l'île déserte à sa perfection. Néanmoins, il n'est pas question ici d'une vision utopique, dont l'accomplissement réclamerait le dépassement des conditions initiales. L'optimisation évoquée par l'auteur ne saurait être réduite à une apologie de la *tabula rasa*.

Au contraire, chez G. Deleuze, le devenir est inséparable d'une pensée de l'immanence et s'accompagne – nous le verrons par la suite – d'une attention extrême pour le milieu.

En un mot, ce mythe de l'île déserte peut être approché comme un modèle de l'optimisation de l'espace géographique, selon lequel : habiter ne signifie pas occuper l'espace, mais devenir avec lui. La spécificité de cette proposition se comprend mieux au regard de deux autres figures de l'optimisation critiquées par G. Deleuze et que nous nommons le « retour du même » et l'« analogie de condition ». Ces deux figures marquent pour G. Deleuze la faillite du mythe de l'île déserte : l'initiative n'est plus endogène mais exogène, et le recommencement n'est plus synonyme de différenciation créatrice.

La première figure renvoie au Robinson de D. Defoe (2001). Dans ce classique, Robinson n'a d'autre ambition que de reproduire sa vie bourgeoise et moralisante. C'est le retour du même : « tout est tiré du bateau, rien n'est inventé » (Deleuze G. 2002, p. 15). L'action est prisonnière d'une structure temporelle cyclique où domine le travail. Les tâches accomplies ne dégagent nul autre horizon que celui de leur recommencement à l'identique. Seul le bénéfice du travail, obtenu à partir d'un capital de connaissances et de pratiques importées de l'extérieur, donne au héros le sentiment d'une progression. En vérité, l'optimisation de son mode d'existence se comporte comme un système clôt. L'espace géographique, relégué au statut de décors, n'y joue que les seconds rôles. L'île déserte est une polarité passive qui n'informe pas l'action et n'invite pas Robinson à renouveler son mode d'existence.

Le second contre-modèle de l'île déserte, G. Deleuze le trouve dans le roman de Jean Giraudoux, *Suzanne et le Pacifique* (Giraudoux J. 1997). Giraudoux met en scène une jeune femme qui retrouve sur l'île tout le confort d'une vie citadine. Bien sûr, il n'est pas question de faire surgir la ville de ce milieu insulaire mais d'y dépeindre tant d'aménités et de raffinement que la naufragée est enivrée par ce « tout comme ». Dans ce cas, l'optimisation de l'espace géographique n'est pas la conséquence des initiatives de l'héroïne. Elle repose sur ce que nous proposons d'appeler une « analogie de condition » : l'équivalence évoquée entre des éléments particuliers conduit à affirmer que les modes de vie citadin et insulaire sont aussi équivalents en général. « Tout le luxe était là, tout le confort que peut se donner la nature par fierté personnelle [...] des feuilles brosses, des épines-épingles » (Giraudoux J. 1997, p. 84). Dans cet univers d'abondance, rien n'est à créer, tout est dévoré autour d'un état d'équilibre moyen. Tout ce que l'île pourrait contenir de stupéfiant est d'emblée rapporté à un mode de vie citadin de référence, de sorte que le milieu insulaire abandonne sa singularité au bénéfice d'un état optimal qu'il contribue à fonder abstraitement.

Ces robinsonnades présentent l'intérêt d'aborder la question de l'optimisation de l'espace géographique en interrogeant les rapports entre l'action et le milieu. À travers le mythe de l'île déserte, G. Deleuze paraît réunir ses deux dimensions au sein d'une idée maîtresse, celle de l'origine seconde : l'action n'est jamais prisonnière d'un état du monde, celui-ci lui offre toujours de nouvelles tendances à faire fructifier. En ce sens, la pensée deleuzienne du devenir peut être comprise comme une forme d'optimisation de l'espace géographique – bien que cela reste à préciser. À ce stade, un premier enseignement peut être tiré des critiques adressées par G. Deleuze aux lectures de l'île déserte qui trahissent ce processus d'optimisation qu'est le devenir. Dans le Robinson de D. Defoe, l'optimisation renvoie à un raisonnement hypothético-déductif, où l'action suit un modèle préexistant et ignore les spécificités du milieu insulaire. Dans la Suzanne de J. Giraudoux, l'optimisation est adossée à un raisonnement inductif : la diversité de l'expérience, approchée sur un mode analogique, est conçue comme autant d'occurrences rendant chaque fois plus probable un idéal citadin.

Pour dépasser le « retour du même » et l'« analogie de condition », qui sont deux formes d'optimisation exogènes, la pensée deleuzienne instille une troisième voie, celle du devenir comme forme d'optimisation endogène.

II. Le devenir deleuzien : une logique endogène d'optimisation de l'espace géographique

L'idée que le devenir deleuzien est une forme d'optimisation de l'espace géographique qui fait appel au milieu comme une ressource pour l'action reste à préciser dans ses modalités. Pour cela, cette communication examine une troisième robinsonnade, écrite par M. Tournier, *Vendredi ou les limbes du pacifique* (Tournier M. 1972). Celle-ci présente l'intérêt d'avoir fait l'objet d'un commentaire conséquent par G. Deleuze, adjoint en postface au roman, *Michel Tournier et le monde sans Autrui*.

En postface, G. Deleuze ne se contente plus de dessiner les contours d'un mythe. L'occasion lui est donnée de montrer comment le Robinson de M. Tournier procède pour s'inventer un devenir avec l'île. G. Deleuze reprend sa réflexion sur l'île déserte en la thématissant comme un « monde sans Autrui ». Cette périphrase renvoie le lecteur au problème du « possible ». En effet, Autrui ne désigne

pas ici une personne mais une structure normative de perception du monde. À l'instar de H. Bergson, G. Deleuze récuse le rôle fondateur du possible. Cette catégorie s'impose à la pensée qui ne dispose d'aucun moyen pour la distinguer du réel : par exemple, nous pouvons former un concept qui acquiert une réalité pour la pensée sans qu'il soit nécessaire qu'un objet corresponde dans l'existence à cette représentation. En ce sens, le possible précède non seulement, toutes nos expériences, mais il acquiert même le statut d'*a priori* de la perception. « Un visage effrayé, c'est l'expression d'un monde possible effrayant » (Deleuze G. 1972, p. 265).

Aussi, la pensée fait exister un passé possible qui donne au présent une existence logique ; mais ce possible n'a aucune antériorité sur le présent, il en accompagne seulement l'expérience. Or, le fait que le possible s'impose d'un point de vue logique rabat en permanence l'existence sur l'idée que tout est déjà donné. Le déroulement du temps n'est plus que la réalisation d'un programme. On comprend mieux par là que le possible est incompatible avec le devenir deleuzien, lequel présuppose la part irréductible de la nouveauté.

De ce point de vue, qu'est-ce qu'habiter un « monde sans Autrui » ? C'est poser la question du choix d'un mode d'existence. Ce choix n'est pas celui de vivre seul ou non. La question est de savoir si je choisis un mode d'existence qui présuppose un monde fini ou non – et selon l'une ou l'autre option, le statut accordé à l'espace géographique diffère. Car, écrit G. Deleuze, avec la catégorie du possible, « l'existence est la même que le concept, mais hors du concept. On pose donc l'existence dans l'espace et dans le temps, mais comme milieux indifférents » (Deleuze G. 2005, p. 273). En effet, entre ce qui est possible et ce qui ne l'est pas, il n'y a plus qu'une distinction abstraite et logique ; signe que la catégorie du possible place l'action hors contexte.

Le débat que soulève la catégorie du possible sur la conduite de l'action et la prise en compte du milieu trouve une illustration intéressante dans le roman de M. Tournier. Robinson, encore récent naufragé, tente de « maintenir malgré tout le pli qu'autrui donnait aux choses » (Deleuze G. 1972, p. 274). Dans le début du roman, Tournier conçoit un Robinson peu différent de celui de Defoe. Le modèle d'optimisation de l'espace géographique est le même : il s'agit de transposer un mode de vie hors contexte. Le possible permet cela. Adossé à Autrui, Robinson inscrit ses actions dans un univers de référence qui leur confère un sens. *A minima*, cela consiste à restaurer un ordre domestique : « Robinson ne devait recouvrer pleinement son humanité qu'en se donnant un abri qui soit autre chose que le fond d'une grotte ou un auvent de feuilles. Ayant désormais pour compagnon le plus domestique des animaux, il se devait de construire une maison » (Tournier G. 1972, p. 65). Progressivement, Robinson glisse de la reconstitution tranquille des habitudes à l'élaboration d'une administration insulaire, recourant pour cela largement à la planification. L'action ne se déroule plus seulement hors contexte, elle vise de façon appliquée et déterminée à chasser l'île hors d'elle-même.

De fait, s'instaure une ligne de partage qui sépare Robinson de l'île. Comme Descartes affirmait l'identité de la pensée et de l'existence dans le Moi, Robinson s'affirme comme la plus petite et la plus certaine articulation entre le possible et le réel : le doute n'est plus permis, le retour du possible lui permet de s'affirmer comme une identité inconditionnée. Cette conscience exclusive de soi dans l'identité de sa pensée, fait de l'île déserte une chose inutile. La restauration d'un ordre domestique s'accomplit par un acte de forclusion : « Je n'aurai de cesse que cette île opaque, impénétrable, pleine de sourdes fermentations et de remous maléfiques, ne soit métamorphosée en construction abstraite, transparente, intelligible jusqu'à l'os ! » (Tournier M. 1972, p. 67). L'extension du domaine du possible suppose de refouler tout ce qui ne se prête pas directement et certainement à un accord avec la pensée dans l'identité de ses principes. Aussi, le seul mode d'existence possible est celui de l'île administrée, planifiée, rationalisée.

L'expérimentation et la création sont les deux moyens qui vont conduire Robinson à s'inventer un nouveau mode d'existence. Alors que Robinson, en « Gouverneur », s'évertue à administrer l'île déserte, il ne l'habite pas moins en étranger. Régulièrement, la faillite de ses sens le plonge dans une profonde perplexité : « en approchant une pirogue du rivage sud-ouest de l'île, par exemple, il fut frappé de la rumeur assourdissante des cris d'oiseaux [...]. Or ayant abordé, et s'étant enfoncé sous les arbres, il se trouva plongé dans un silence qui le remplit d'une stupeur inquiète. La rumeur de la faune ne s'entendait-elle que de l'extérieur et d'une certaine distance de la forêt, ou bien était-ce sa présence qui provoquait ce silence ? Il reprit sa pirogue, s'éloigna, revint, aborda recommença, énervé, épuisé, sans pouvoir trancher » (Tournier M. 1972, p. 83).

Cette étrangeté, bien qu'incidente, bouscule l'ordre *domestique*. La façon dont Robinson habite l'île fait de celle-ci un monde de possibles ; c'est-à-dire un monde où tout effet présuppose une cause qui est déjà donnée. Aussi, dans la citation précédente, Robinson fait une expérience paradoxale, celle littéralement de l'impossible : les effets perçus (cris d'oiseaux) ne peuvent être rapportés à une cause qui les précède et les explique (forêt silencieuse).

Cette faillite des sens donne à Robinson l'intuition d'une autre réalité : « l'île était couverte de champs de céréales [...] la grotte débordait de provisions [...]. Pourtant Robinson sentait toute cette

œuvre magnifique se vider inexorablement de son contenu. L'île administrée perdait son âme au profit de l'autre île, et devenait semblable à une énorme machine tournant à vide » (Tournier M. 1972, p. 140). Robinson a échappé à la folie et à la solitude en se raccrochant à ses normes et ses habitudes, mais celles-ci n'en demeurent pas moins vaines : les provisions amassées lui sont inutiles ; et plus encore, il est prisonnier d'un temps cyclique (comme les saisons), où lorsque la combinaison donnée des possibles est épuisée il n'y a d'autre issue que d'accomplir un cycle identique. Comment sortir de ce cercle vicieux ?

Robinson va redécouvrir l'île à mesure que la notion de temps lui fait défaut. Lorsque la clepsydre de sa confection s'arrête accidentellement, le temps n'est plus du côté de l'action. Le présent s'étire et se prête à la contemplation. Robinson est entièrement absorbé par l'instant : son corps productif devient passif et toute l'île autour de lui s'éveille dans un grand bruissement de nouveauté. C'est la grande découverte de Robinson, être à l'instant aiguise son attention pour les devenirs minuscules qui s'opèrent autour de lui : « les insectes avaient droit à toute son attention. Il savait que certains d'entre eux, attirés par le nectar des fleurs, se couvrent du pollen des fleurs mâles et le transportent involontairement jusqu'au pistil des fleurs femelles » (Tournier M. 1972, p. 119).

En prêtant attention aux insectes, Robinson constate que le milieu insulaire se déploie dans la communion des hétérogènes : les insectes ne sont pas seulement occupés à perpétuer leur espèce, ils participent de façon involontaire à une cohérence secrète, celle de la reproduction végétale. L'instant n'est donc ni le temps suspendu de l'éternité, ni le présentisme, mais le lieu d'émergence de la nouveauté. En parallèle, l'espace n'est plus extensif, livré à l'arpenteur et au propriétaire, mais intensif : c'est un milieu de vie qui se déploie verticalement, la création enveloppant et dépassant sans cesse ce qui est donné.

Robinson connaît toute une phase expérimentale où, selon la maxime spinoziste, « personne ne sait d'avance les affects dont il est capable, c'est une longue affaire d'expérimentation, c'est une longue prudence » (Deleuze G. 2003, p. 168). Il s'invente à la manière des plantes un devenir végétal : « Robinson imagina que certains arbres de l'île pourraient s'aviser de l'utiliser [...] pour véhiculer leur pollen » (Tournier M. 1972, p. 120-121). L'île devient alors une partenaire que Robinson rejoint par une sexualité déviante. Étrange déviation, dira Deleuze, qui ne peut pas être celle dont nous parle Freud, en l'absence d'Autrui, mais qui n'est que l'expression de petits décalages qui, mis bout à bout, forment une tendance nouvelle, une solution originale qui émerge d'un milieu élémentaire – illustration de cette origine seconde au cœur du mythe de l'île déserte.

La métamorphose de Robinson ne s'achèvera qu'avec la rencontre de Vendredi. Tout comme Virgile conduit Dante de l'enfer au paradis, Vendredi va initier Robinson à un empirisme transcendantal. Tel le fauve que Vendredi tue et dont il fait avec le corps un cerf-volant et avec la tête une harpe éolienne. Belle métaphore spinoziste que celle-ci, où les antagonismes terrestres (nécessité-contrainte) deviennent l'évocation d'une liberté absolue (nécessité-liberté).

De la postface au roman de M. Tournier, une chose nous semble essentielle : le milieu est la condition *sine qua non* qui permet à Robinson de s'inventer un nouveau mode de vie. Il opère comme un réservoir de motifs grâce auquel Robinson augmente son pouvoir de composition ; de sorte que le héros, n'est plus Robinson, ni même l'île, mais ce devenir qui leur est commun. Habiter consiste à devenir avec l'île, voilà la logique singulière qui sous-tend, de notre point de vue, une forme endogène d'optimisation de l'espace géographique. Avec un pas de recul, il devient même possible de nous demander si la proximité forte entre les thèmes de l'action créatrice et du milieu, relève d'une approche esthétique ; ce qui contribuerait à caractériser plus nettement l'originalité du regard deleuzien quant à la problématisation de l'optimisation de l'espace géographique.

III. La redécouverte du milieu par l'aménagement : la piste esthétique chez Gilles Deleuze

La postface au roman de Tournier renferme plusieurs indices qui justifient de trouver dans la pensée deleuzienne du devenir une dimension esthétique.

Prenons un exemple, celui déjà évoqué de la harpe éolienne : d'un bouc mort, Vendredi fait un cerf-volant, et du cerf-volant un animal musical. « Il y avait surtout ce brame puissant et mélodieux, musique véritablement élémentaire, inhumaine, qui était à la fois la voix ténébreuse de la terre, l'harmonie des sphères célestes et la plainte rauque du grand bouc sacrifié. Serrés l'un contre l'autre à l'abri d'une roche en surplomb, Robinson et Vendredi perdirent bientôt conscience d'eux-mêmes dans la grandeur du mystère où communiaient les éléments bruts » (Tournier M. 1972, p. 209). Cette création est esthétique non en vertu d'une quelconque théorie du beau, mais parce qu'elle est le fruit d'une synthèse disjonctive : le bouc-volant-musical est le terme enveloppant qui emporte l'île, Robinson et Vendredi vers un devenir autre – une communion des éléments bruts.

Cette synthèse n'est pas couronnée par un concept de l'entendement mais par une sensation qui déborde et l'entendement et l'imagination à l'infini. Nous retrouvons là l'idée deleuzienne selon laquelle l'essence de l'esthétique est de former des blocs de sensation (Deleuze G. 1988 ; Deleuze G. & Guattari F. 2005), où de nouveaux affects se rapportent à de nouveaux percepts sans concept. Le bouc mort, volant et musical, n'est plus un fauve terrestre mais il se définit par de nouveaux affects qui recomposent la sphère de son monde animal. Le ciel et la terre ne sont plus opposés. Ce fauve fait naître un nouveau percept, un point de vue qui suppose de reconsidérer la cohérence entre des éléments hétérogènes.

Cette dimension esthétique engage une connaissance d'un type particulier, ouverte à l'expérimentation. C'est l'art d'organiser les bons rapports, ce qui suppose une longue prudence et une grande attention aux potentialités dont le milieu est porteur ; repensons aux expérimentations nombreuses auxquelles se livre Robinson pour s'inventer un devenir avec l'île.

En approfondissant la notion de milieu chez G. Deleuze, on comprend que celle-ci trouve un emploi très différent selon qu'elle se décline au pluriel ou au singulier. Les milieux – au pluriel – désignent des « bloc[s] d'espace-temps constitué[s] par la répétition périodique de la composante » (Deleuze G. & Guattari F. 1980, p. 384). Ces milieux sont codés, formés, signifiés, ils renvoient, dans notre champ, aux milieux géographiques. Ces derniers se situent dans le temps historique de Chronos, où les formes se maintiennent selon des rapports de causalité.

Ce qui nous intéresse davantage est l'emploi que G. Deleuze, parfois associé à F. Guattari, fait de cette notion au singulier. On peut en retrouver la trace dans plusieurs ouvrages (Deleuze G. & Guattari F. 1980 ; Deleuze G. 1988 ; Deleuze G. & Guattari F. 2005 ; Deleuze G. & Parnet C. 1996). Le milieu – au singulier – désigne un point de passage entre plusieurs milieux. Il renvoie donc au sens commun du milieu comme entre-deux. Plus exactement, le milieu est le lieu de confrontation de forces : c'est l'être en tant qu'il est pris entre-cent, entre-mille, entre-une-infinité de variations. Deleuze et Guattari écrivent : « le milieu n'est pas une moyenne, c'est un accéléré, c'est la vitesse absolue du mouvement. Un devenir est toujours au milieu, on ne peut le prendre qu'au milieu. Un devenir n'est ni un ni deux, ni rapport des deux, mais entre-deux [...] [il] constitue une zone de voisinage et d'indiscernabilité, un no man's land, une relation non localisable » (Deleuze G. & Guattari F. 1980, p. 360). Alors que les milieux – au pluriel – sont les lieux de reproduction des formes et de leurs codages, le milieu – au singulier – emporte les formes au-delà d'elles-mêmes, dans des « zones de voisinage ou d'indécidabilité » (Deleuze G. & Guattari F. 1980, p. 633) où ne légifère aucune loi. Nous ne sommes plus ici dans le temps de l'histoire (Chronos), mais dans celui de l'apparition de la nouveauté (Aïôn).

En ce sens, la réflexion deleuzienne ouvre la question de l'optimisation aux problématiques de la temporalité. Dans le temps de l'histoire, les milieux géographiques sont codés, formés, signifiés ; dans le temps de la nouveauté, le milieu est un point de rencontre hors de tous codes où peut proliférer la différence. Faut-il penser qu'une temporalité soit, pour l'homme, plus authentique que l'autre ? Survaloriser l'histoire, c'est s'en tenir à l'idée d'un possible à réaliser, et prendre le risque d'une trajectoire unique qui rendrait justice à ce possible – ce qui se rapproche d'une forme d'historicisme. Survaloriser la nouveauté, serait opter pour un vitalisme radical, sans principe organisateur. La dimension esthétique du devenir chez G. Deleuze nous situe plutôt dans un entre-deux ; celui de l'action libératrice, prudente à ce qui fait notre histoire et nous entoure, capable de s'ouvrir à la nouveauté par le moyen de l'expérimentation. L'optimisation de l'espace géographique ne s'essouffle ni dans la survalorisation des formes existantes, ni dans la poursuite d'un futur qui les ignore – c'est là un intérêt majeur de l'approche deleuzienne pour penser l'aménagement.

Ainsi, le milieu constitue un potentiel pour l'action autant par les formes constituées dont il garde la trace que par sa capacité d'en renouveler les rapports. Seulement comment savoir ce que peut un milieu ? Quelle méthode permettrait de diagnostiquer les possibilités dont il est porteur ?

Cette logique endogène de l'optimisation conduit à trouver une forme prospective capable d'appréhender le milieu comme un potentiel dont pourrait tirer partie l'action. Sur ce point, la pensée deleuzienne est encore une fois précieuse. Le défi dont cette pensée enrichit notre réflexion sur l'aménagement est celui d'une conversation avec les milieux géographiques qui ne se fonde pas sur des relations instituées et stables entre formes et sens. L'aménagement ne se définit plus par sa capacité normative et anticipatrice à arrêter le sens des choses, mais davantage comme l'art de favoriser de nouveaux rapports entre les choses sans prédéterminer la forme de ces rapports. C'est l'art d'expérimenter de nouvelles possibilités d'existence.

Voilà une pensée prospective qui par sa dimension esthétique ne se définit plus comme un exercice sur le futur, au sein classique, mais comme un exercice sur le devenir, ce qui suppose une attention pour le milieu à la fois comme lieu des formes constituées dans l'histoire et lieu inépuisable d'apparition de la nouveauté.

En ce sens, il devient possible de parler d'une prospective du milieu. Celle-ci relève d'une méthode symptomatologique que G. Deleuze fonde en référence à Nietzsche, Kant, Proust et Spinoza (Labussière O. 2007). La symptomatologie renvoie, à l'origine, à la médecine : c'est une activité interprétative consistant à ausculter le corps et à relever des symptômes, qui, rassemblés en un faisceau d'indices, permettent au médecin d'avancer l'hypothèse d'une maladie. Le raisonnement symptomatologique est donc de nature abductive et se présente comme une connaissance dans l'action qui repose sur la prudence et l'expérimentation. Si le signe est symptôme, il devient aussi sensation dans la pensée esthétique de Deleuze. L'art a une vocation symptomatologique : il consiste à expérimenter de nouveaux rapports de forces et à rendre sensible de nouveaux modes d'existence. Nietzscheenne à l'origine, la symptomatologie trouve chez Deleuze un emploi qui est clairement spinoziste : il ne s'agit pas de connaître les choses en général, mais d'organiser les bonnes rencontres, d'expérimenter de nouveaux rapports pour former des associations réussies.

In fine, nous pouvons dégager à la lecture de G. Deleuze, une logique endogène d'optimisation de l'espace géographique. Celle-ci articule le milieu et l'action au sein d'une approche abductive qui favorise l'invention de solutions nouvelles. Alors que les modèles précédents d'optimisation – le « retour du même » et l'« analogie de condition » - réduisaient le rôle du milieu, le devenir deleuzien et sa forte composante esthétique, au contraire, le valorise. C'est l'originalité de cette lecture de ne plus fonder l'optimisation sur une logique hypothético-déductive ou inductive, mais bien abductive. Cela contribue à penser le milieu comme un potentiel pour l'action et non simplement comme le lieu d'application, voire de reproduction, de schémas abstraits d'optimisation.

IV. Conclusion

L'objet de cette communication est d'examiner ce que la pensée de G. Deleuze peut apporter à la problématique de l'optimisation de l'espace géographique. Pour cela, nous nous sommes tournés vers un matériau original, le regard de l'auteur sur le mythe de l'île déserte et son emploi dans la tradition littéraire de la robinsonnade. En effet, les romans de D. Defoe, J. Giraudoux ou encore M. Tournier sont de fantastiques récits où les héros sont confrontés à l'organisation d'un espace insulaire et à l'optimisation de celui-ci.

En substance, nous avons distingué les logiques d'optimisation exogène et endogène. Les premières conçoivent le milieu géographique comme une polarité passive, une matière à mettre en forme selon un modèle d'organisation de l'espace déjà détenu (« le retour du même » chez D. Defoe) ou bien une matière déjà idéalement formée (« l'analogie de condition » chez J. Giraudoux). À l'inverse, la pensée deleuzienne du devenir, excellemment illustrée par le Robinson de M. Tournier, propose une lecture du milieu qui assume sans peine les thèmes de l'action créatrice et de l'émergence. En ce sens, il s'agit d'une logique endogène, le milieu constituant un réservoir de possibilités pour l'action.

L'intérêt de cette logique endogène est qu'elle soulève des points de discussion avec la conduite de l'action en aménagement. Sa forte composante esthétique nous ouvre notamment deux pistes de réflexion : la première tend à établir un lien problématique entre les enjeux spatiaux et temporels au cœur des processus d'optimisation. La seconde a permis d'identifier une méthode prospective (la symptomatologie) conçue non plus comme un exercice sur le futur, au sein classique, mais comme un exercice sur le devenir ; ce qui engage une attention directe pour le milieu comme potentialité.

V. Références bibliographiques

- Defoe D.** 2001 – *Robinson Crusoé*. Gallimard (éd. orig. 1719), Paris. 508 p.
- Deleuze G.** 1969 - *Logique du sens*. Les Éditions de Minuit, Paris. 391 p.
- Deleuze G.** 1972 - Michel Tournier et le monde sans Autrui (postface), in *Michel Tournier. Vendredi et les limbes du Pacifiques*. Gallimard, Paris (éd. orig. 1969). p. 257-283.
- Deleuze G.** 1988 - *Le Pli*. Les Éditions de Minuit, Paris. 191 p.
- Deleuze G.** 2002 - *L'île déserte et autres textes. Textes et entretiens 1953-1974*. Les Éditions de Minuit, Paris. 416 p.
- Deleuze G.** 2003 - *Spinoza. Philosophie pratique*. Les Éditions de Minuit (éd. orig. 1981), Paris. 177 p.
- Deleuze G.** 2005 - *Différence et répétition*. Presses Universitaires de France (ed. orig. 1968), Paris. 409 p.
- Deleuze G. & Guattari F.** 1980 - *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille plateaux*. Les Éditions de Minuit, Paris. 645 p.

- Deleuze G. & Guattari F.** 2005 - *Qu'est-ce que la philosophie ?* Les Éditions de Minuit (éd. orig. 1991), Paris. 206 p.
- Deleuze G. & Parnet C.** 1996 - *Dialogues*. Flammarion, Paris. 187 p.
- Giraudoux J.** 1997 - *Suzanne et le Pacifique*. Emile-Paul (ed. orig. 1921), Paris. 297 p.
- Labussière O.** 2007 - *Le défi esthétique en aménagement : vers une prospective du milieu. Le cas des lignes très haute tension (Lot) et des parcs éoliens (Aveyron et Aude)* ; sous la dir. de Vincent Berdoulay : Thèse de doctorat : géographie et aménagement : Université de Pau et des Pays de l'Adour. 607 p.
- Tournier M.** 1972 - *Vendredi ou les limbes du Pacifique*. Gallimard (éd. orig. 1967), Paris. 282 p.